

La dynamique de couple perverse

Les travaux de Maurice Hurni et Giovanna Stoll

Introduction

Il y a des couples, et vous en connaissez peut-être, où l'un des deux partenaires est un pervers narcissique. Celui-ci a su séduire l'autre en le charmant, le fascinant, puis il a assis son emprise en le déstabilisant, en exerçant sur lui une forme de terreur relationnelle jusqu'à ce que son fonctionnement psychique soit paralysé. Dérouté, culpabilisé, dépouillé de sa confiance en soi, il n'a plus ni jugement critique, ni réactions affectives appropriées.

En général, ces couples ne durent pas car la souffrance vécue par le conjoint manipulé, objet de l'emprise, va réactiver ses moyens et lui permettre, en principe, de se dégager du lien. Comme le dit Racamier (in Hurni & Stoll), si on n'a pas soi-même de dispositions perverses, mieux vaut éviter d'être en relation avec des pervers. Sinon on va souffrir.

En parlant de dynamique de couple perverse, ce n'est pas à ces couples-là que je fais référence, mais à ceux où les deux partenaires sont des pervers narcissiques, ou du moins en présentent les traits. Ils sont reliés entre eux par une mécanique perverse, dont le véritable enjeu est leur survie.

Maurice Hurni et Giovanna Stoll, psychiatres, psychanalystes suisses qui ont écrit deux ouvrages sur le sujet, reçoivent des couples en thérapie depuis plus de 25 ans. Ils ont ainsi acquis une grande expérience dans la perception et l'étude des relations perverses au sein de certains couples.

J'ai eu la chance de les rencontrer pour les questionner sur cette dynamique relationnelle particulière.

Avant d'en revenir à l'entretien que j'ai eu avec eux, voyons le fonctionnement de ces couples pervers narcissiques.

La dynamique de couple perverse

Ces couples-là fonctionnent selon une dynamique perverse narcissique qui est très éloignée des liens qui unissent un couple « ordinaire ».

Tension intersubjective perverse

Les deux partenaires ont besoin de maintenir entre eux une tension intersubjective perverse, faite d'attaques et de ripostes, qui tient lieu d'échange et qui serait l'équivalent du lien amoureux névrotique. Leur pensée et leur attitude sont stratégiques et le moindre acte est élaboré en fonction de l'impact sur l'autre. « Si l'un des partenaires quitte ce terrain stratégique pour exprimer une souffrance ou un désir authentique, cela déclenche une réaction immédiate chez le conjoint qui va détruire l'embryon d'émotion par des agressions verbales blessantes ou humiliantes ou par des manœuvres de

diversion ».

« Cette tension est de nature fondamentalement agressive et tend à la destruction de l'autre par son assujettissement et sa déprédation » (Hurni & Stoll). Elle a une fonction de ciment du couple et doit absolument être maintenue. Pour cela, il faut que la victime s'oppose à son bourreau, dans un véritable jeu de domination et résistance.

Cette tension constitue un lien vital pour les deux partenaires, attachés l'un à l'autre dans cette lutte pour exister.

Ces couples sont ensemble ligüés contre le lien véritable, contre la tendresse, contre l'amour et tout ce qui fait dépendre d'autrui.

La rencontre

Ces conjoint se choisissent non pour leurs qualités respectives, mais pour leurs défauts, manques et faiblesses : insécurité du travail, statut politique précaire, maladie, fragilité psychique, immaturité, etc. Les défauts assurent la prise de pouvoir de l'un sur l'autre. La rencontre perverse ne vise pas l'épanouissement de l'individu par une relation enrichissante, mais la capture de l'autre, perçu comme un objet et dont les contre-attaques vont servir d'attache.

Leur rencontre est racontée factuellement, sans émotion.

« J'ai rencontré mon mari au cinéma ; il était devant moi, me gênait la vue, on s'est engueulés. Depuis, ça a continué » (Hurni & Stoll)

Cette absence d'émotion pathologique va servir la manœuvre perverse.

Communication perverse

Chaque partenaire se montre insensible aux souffrances de l'autre comme aux siennes propres.

Les conjoints parlent souvent de façon méprisante de leur époux comme si l'autre n'était pas là. Sadisme. Sadisme encore, pour Hurni et Stoll, dans les silences, la non-validation de l'énoncé de l'autre, le flou de la réponse. La communication perverse n'est pas un pont entre deux individus qui tentent de se comprendre. Elle est l'outil qui va permettre à chacun des partenaires de dominer habilement l'autre, de se l'attacher, de se l'assujettir et éventuellement de le détruire.

Haine des structures

Il y a un pourcentage élevé de gens non mariés dans ces couples. En dénigrant le mariage, ils attaquent son sens symbolique et les normes légales qui définissent le couple. Ceux qui sont mariés le sont souvent pour la forme ou pour les avantages pratiques et administratifs liés à la naissance d'un enfant.

Le pervers a besoin que la loi existe afin d'avoir le plaisir de la transgresser et la bafouer.

D'où l'importance d'avoir une « loi thérapeutique » (cadre) non manipulable, non négociable.

Intemporalité

Ce sont des couples dont l'histoire n'évolue pas dans le temps. Ils ont des conflits intemporels et le motif de leurs disputes reste identique. Il y a un aspect figé dans leur histoire.

Peur

La peur est utilisée pour entretenir la tension intersubjective perverse. Elle a une valeur excitante. Par exemple, la peur suscitée par la menace de séparation.

Violence

Il y a beaucoup de violence dans ces couples. Violence réelle concrète (coups, blessures, suicide, interventions de police, assassinats) ou violence plus subtile, masquée (chantages, pressions, menaces voilées, intimidation). La violence contribue, notamment, à rétablir une tension perverse affaiblie.

Origine de leurs comportements

La cause serait l'incestualité, les abus infantiles, abus narcissiques ou sexuels. Ces traumatismes peuvent détruire des pans entiers du psychisme de l'enfant, tuer son identité. Il a alors recours à des mécanismes de dissociation et de clivage de l'affectivité pour survivre. Ces personnes ont énormément souffert de ne jamais avoir été reconnues dans leur individualité propre et d'avoir sous-existé.

Entretien avec Maurice Hurni et Giovanna Stoll

On dit qu'un pervers narcissique ne consulte pas, qu'il ne va pas en thérapie. De plus c'est une personne qui ne se pose pas de questions sur elle. Comment expliquez-vous que vous ayez eu beaucoup de couples pervers en thérapie ?

M.H. Il y a la fameuse réponse de Racamier : « Le pervers ne vient nous consulter que lorsqu'il ne l'est pas assez ». C'est l'idée que la consultation serait complètement détournée de son but et participerait à une sorte d'excitation dans le couple, qui aurait réussi à impliquer l'un des deux thérapeutes plus ou moins bienveillant. Ils auraient réussi à s'amuser avec nous. Ceci est la version pessimiste de la demande perverse.

G.S. La perversion s'exerce à travers les autres. C'est dans l'interaction que la perversion s'exprime, donc je ne trouve pas étonnant que les couples consultent. C'est dans ce contexte que cela apparaît. Si le pervers n'arrive pas à exprimer ou vivre sa perversion avec l'autre, là cela lui pose problème.

M.H. Il faut sortir de notre modèle de pathologie individuelle. Racamier est le premier à avoir dit : « Cette pathologie est chez l'un mais s'exprime chez l'autre. » Elle implique deux partenaires. C'est une stratégie, une organisation qui amène la personne au bon endroit, de la bonne façon, mouvement de rapprochement de la victime de l'abuseur, sorte de prédation, d'emboîtement des pathologies, des personnes.

Il est difficile d'appréhender, d'envisager la perversion. Pour ce faire, il faut un cadre particulier qui permet d'aborder la problématique perverse ; pour nous c'est le couple.

G.S. Il ne s'agit pas de dire que les patients que nous recevons sont pervers. C'est la relation qui est perverse, la façon d'entrer en relation avec l'autre dans une situation donnée. Il est plus difficile d'appréhender les mécanismes relationnels pervers dans une thérapie individuelle.

Il faut aussi un certain courage pour envisager que certains comportements sont pervers. Il y a la tentation d'attribuer au patient un comportement névrotisé qu'il n'a pas.

Les couples chez lesquels vous observez une dynamique perverse sont généralement des couples où les deux partenaires participent à cette dynamique ? Est-ce que l'un occupe la position d'emprise sur l'autre et son partenaire celle de la soumission ? Est-ce que ce sont des positions interchangeables ?

M.H. La réaction des gens à la sortie de notre livre était de dire « oui, on connaît bien cela, l'un est pervers mais l'autre est brave, gentil ».

Il y a toutes les variations possibles. Il faut bien avoir en tête que cette perversion est entremêlée de psychose. Notre effort a porté sur l'idée de la mutualité de ces mécanismes. Les deux partenaires sont complémentaires : il y en a un qui est actif, l'autre passif, un qui est sadique et l'autre masochiste, un qui a une emprise, l'autre qui se sacrifie, un qui est dans le narcissisme glorieux tandis que l'autre a un narcissisme version plutôt dégradée. La relation perverse est une extraordinaire mécanique où les deux participent au même titre avec des positions différentes, des statuts différents.

G.S. Les rôles ne sont pas figés. On pourrait dire qu'il y a le sadique et le masochiste mais dans la dynamique, car il s'agit bien d'une dynamique, de quelque chose en mouvement, on peut se retrouver avec les positions inversées. Le pouvoir du masochiste se révèle être une façon très puissante de sadiser l'autre. C'est très subtil.

M.H. On a à faire à une sorte de jeu de passe-passe entre les partenaires. Parfois en une seule phrase on a le masochisme et le sadisme. On ne peut plus les séparer, ils sont tellement intriqués qu'ils font partie les deux d'une même entité.

Prenons la blague du masochiste qui dit au sadique « Fais moi mal » et le sadique qui lui répond « Non ! ». Il y a une réalité paradoxale dans cette dynamique. Il ne s'agit pas d'une entente entre deux partenaires, mais d'une non-relation. C'est une relation où chacun cherche à avoir le dessus sur l'autre et qui est tout le temps en déséquilibre.

G.S. L'existence de l'autre est paradoxalement à la fois nécessaire et en même temps une menace existentielle. Ceci est valable pour les deux partenaires. C'est ce qui constitue le

moteur de toutes ces attaques, destructions et en même temps de l'attachement entre ces personnes. Car ils sont extrêmement attachés l'un à l'autre.

Est-ce que ce sont des couples qui durent ?

G.S. Ils sont assez solides

Ces couples souffrent-ils ?

G.S. C'est une bonne question. On ne peut pas généraliser. Il y a des personnes dont le fonctionnement pervers est parfaitement abouti et peut-être que ceux-là ne nous consultent pas. Mais il y a aussi tous les aménagements de fonctionnement pervers qui ne sont pas tout à fait aboutis et où les gens ont encore la capacité de voir que quelque chose ne va pas. Ces couples se rendent compte de la violence de la relation, violence qui leur échappe parfois. Cela devient alors dangereux. Leur demande n'est pas de changer, mais de stopper cela, de ne pas risquer de s'entretuer. Ils ont aussi parfois le souci de stopper cette violence par rapport aux enfants.

Ils se soucient donc de leurs enfants ?

G.S. Ils voient qu'ils risquent de reproduire ça avec les enfants, d'être très violents avec eux. Il y a quelque chose de l'ordre du vital dans le fait de ne pas passer à l'acte avec les enfants.

M. H. C'est un mécanisme que l'on peut rapprocher du mécanisme maniaque, c'est à dire une sorte de fuite en avant où toute l'énergie est axée sur les stratégies. C'est la pensée stratégique de Racamier. Comment obtenir quelque chose par des détours et manipulations. On voit cette tension vers un but à atteindre et c'est très difficile à arrêter. Les enfants sont quand même un thème qui les confronte à ce qu'ils sont en train de faire. Ils réalisent assez bien qu'ils font du mal à leurs enfants, ils viennent parfois eux-mêmes avec ce souci. Dans les bons cas, les enfants représentent une sorte de limite qui va amener le couple à se dire : « Qu'est-ce qu'on est en train de faire ? ».

G.S. Il y a les réactions de l'entourage qui peuvent les rendre attentifs, de l'école, du médecin.

Quand nous faisons ce lien en séance, quand nous pouvons intervenir sur les conséquences pour les enfants, sur le fait qu'ils utilisent leurs enfants dans leur dynamique, il y a parfois la possibilité pour le couple de prendre conscience de certaines choses.

M.H. Pour nous, l'idée que la thérapie de couple va soigner plus l'enfant que le couple, même s'il ne participe pas à la séance, est très importante. C'est un moteur très fort pour travailler avec les couples pervers.

Comment diagnostiquez-vous les couples pervers ?

M.H. Au bout de 25 ans, il nous arrive de les repérer très vite, en quelques secondes ou minutes. Par habitude, par expérience nous allons maintenant plus vite dans certaines démarches.

G.S. C'est de la clinique et avec l'expérience il y a des choses qui nous parlent tout de suite. Il ne s'agit pas de faire un diagnostic ou d'étiqueter un couple comme pervers, mais nous anticipons. En observant les interactions entre eux ou avec nous, nous anticipons qu'il peut y avoir certaines problématiques.

M.H. Nous avons observé les couples au moment où nous allons les chercher à la salle d'attente. Avec certains d'entre eux, nous avons une sensation très pénible de faire intrusion dans une interaction conjugale, de les déranger et de solliciter leur attention,

comme s'ils étaient dans leur salon et que nous étions des intrus. Il y a une sorte de mise en scène à la salle d'attente qui commence avant que l'on vienne les chercher, avant la consultation. Il y a aussi le premier appel téléphonique. Tout ceci participe d'une dynamique qui à la longue prend un certain sens.

Quelle est leur demande ? Avec quels symptômes arrivent-ils en thérapie ?

M.H. La problématique perverse ne s'attache pas à un symptôme en particulier. Cela peut être des choses vagues, comme « on n'arrive pas à communiquer », ce qui peut être la demande de n'importe quel couple. Le couple pervers aime particulièrement ce genre de demande floue, où il ne va pas se mouiller. On peut parfois tourner en rond pendant une séance entière, où le couple nous mène en bateau et on se retrouve au bout de la séance sans savoir pourquoi ils viennent, tellement c'est un jeu subtil de faire parler l'autre. La divulgation d'une demande est une tâche ardue pour les pervers qui ont plutôt une demande projective : « C'est pour ma femme ou mon mari ». Il y a une frustration que l'autre ne se conforme pas à leurs attentes.

J'ai lu, dans votre livre, des exemples de comportements de ces couples qui sont frappants, choquants. Ce doit être déstabilisant pour un thérapeute ?

M.H. Un point très important est la possibilité pour le thérapeute d'être déstabilisé. Nous devons accepter que nous arrivons dans certaines catégories qui échappent à l'entendement.

Vous parlez d'un couple où Monsieur a appris que sa femme le trompait. Madame, qui n'est ni désolée, ni culpabilisée, explique que ce n'est pas la première fois qu'elle a une liaison extraconjugale et finit par reprocher à son mari d'avoir « découvert trop tôt » sa relation adultérine, alors qu'elle ne se sentait pas mûre pour divorcer et partir rejoindre son amant à l'étranger. Cette façon d'inverser les responsabilités est ahurissante.

G.S. Nous avons saisi comment cette femme s'exprimait sur le moment. De tels propos pourraient passer inaperçus. Cela va vite et si on ne réagit pas sur le moment, c'est déjà trop tard. C'est dit comme une banalité, comme quelque chose d'évident et il faut faire l'effort de se demander « Mais qu'est-ce qu'elle a dit ? Est-ce que j'ai bien compris ? ». Il faut faire un effort pour saisir le dysfonctionnement.

M.H. Un point essentiel de la thérapie avec les pervers de façon générale c'est d'avoir une attention de chaque instant et une capacité d'intervention. On n'est pas dans l'écoute bienveillante distante. Nous sommes dans l'arène et c'est un combat, une dramaturgie qui se joue avec nous. Nous avons intérêt à être au fait, car il y a énormément de pièges. Le fait de parler de choses horribles sur un ton ordinaire est un piège qui revient souvent. Qu'il s'agisse de violence entre eux, de violence avec les enfants, de violence qu'eux-mêmes ont subie, toutes ces violences sont évoquées mais sans connexion affective et même sans connexion historique. Il faut pouvoir capter l'élément qui tout à coup fait irruption et le repsychiser : « Vous dites que ça fait mourir, qu'entendez-vous exactement par là ? »

A propos de la thérapie de ces couples, vous mentionnez les progrès qu'elle engendre, comme l'amélioration des symptômes sexuels et relationnels, etc. Il y a donc des choses qui bougent. Pourtant ce sont des personnes qui réfutent le cadre, qui sont en difficulté avec la relation asymétrique soignant-soigné, qui n'aiment pas penser, qui ont des difficultés à se dévoiler, qui ont besoin de maintenir une tension et qui sont, comme vous l'avez dit dans votre livre, réfractaires au traitement. Leur demande serait, je vous cite : « Aidez-nous sans rien comprendre et sans rien changer ».

G.S. Quand ils viennent nous voir, ils vont fonctionner comme ils le font entre eux. Si on comprend leur manière de faire et si, au lieu de laisser faire et de se laisser faire, on intervient et on aborde ce qui se passe, ce sont alors des outils. Des outils qu'ils pourront eux aussi récupérer.

M.H. Cela me fait penser à un débat que nous avons au sein du collège de psychanalyse. Certains pensent que ces personnes se névrosent.

Nous préférons être plus réservés, avoir des ambitions appropriées à la situation, qui ne sont pas forcément de névrotiser tout le monde. Les situations de perversion sont infestées de secrets, de non-dits, de mensonges et de mensonges collectifs. Il y a des dynamiques familiales pernicieuses. Donc le fait de dévoiler ces manipulations, ces manœuvres perverses ne va pas foncièrement les modifier mais va les désamorcer. Il s'agit de mettre en lumière certains mécanismes en nommant ce qui se passe. Cela enlève le côté secret de la manœuvre, qui perd alors une partie de sa toxicité.

G.S. Ces couples fonctionnent dans une sorte de mensonge. Ils savent qu'ils dysfonctionnent mais ils ne rencontrent personne à l'extérieur qui leur dit : « Ca ne va pas ce que vous faites ». J'ai l'exemple d'une jeune femme qui traitait son ami d'une façon méprisante, comme si c'était quelque chose de naturel. Nous lui avons demandé « Qu'est-ce que vous faites ? Voilà ce que nous observons ». Cette femme était soulagée par notre intervention et la séance suivante s'est déroulée tout à fait autrement. Ce qui est important, c'est l'idée que nous ne sommes pas complices. Il y a des choses que ces personnes veulent changer.

Nous sommes deux thérapeutes et deux patients et il se passe beaucoup de choses, c'est très riche. L'un peut faire une intervention incisive et l'autre peut soutenir narcissiquement.

M.H. Il y a une grande variété de cas, dont la majorité sont entremêlés de psychose. En plus de la perversion, il y a un côté plus psychique avec de la détresse, des angoisses très profondes, des fantasmes. C'est un autre axe de travail de la thérapie qui peut être fructueux.

Nous avons des séances très animées, très intenses, très épuisantes mais qui apportent toujours quelque chose aux patients.

G.S. Ces couples ne viennent pas toutes les semaines. Ils ont besoin de temps. Ils vivent dans un mécanisme circulaire, dans l'intemporalité. Avec les séances, nous introduisons la temporalité.

L'éventail des demandes est large. Certains couples viennent déposer quelque chose, ne veulent rien de plus que ça. Nous devons respecter leur demande, leurs ressources, les prendre là où ils en sont et nous mettre à leur niveau dans la réponse.

Conclusion

Comme me l'a montré mon entretien avec Giovanna Stoll et Maurice Hurni, la relation perverse dans les couples doit être abordée avec nuance, car elle est présente à des degrés divers. Il n'y a pas une mais des configurations perverses, qui varient en fonction des individus en jeu, de l'intensité de leurs traits pervers.

Il ne s'agit pas d'étiqueter les personnes comme des pervers narcissiques, mais d'être en mesure de repérer certains mécanismes, d'en prendre conscience et d'en tenir compte dans la relation avec de telles personnes. Il n'est pas question de les juger, mais de les accueillir sans être complices, en nommant ce que nous observons. Car, comme le dit Giovanna Stoll, en nous opposant à une attaque entre eux ou contre nous, nous sommes dans le lien avec eux. Nous les considérons comme des êtres humains capables à la fois d'entendre cette intervention et d'en faire quelque chose. En cela, nous les respectons.

Alexa Boulet Pouillaude, Gestalt praticienne, Lausanne
www.lausanne-gestalt.ch

Bibliographie

EIGUER Alberto, Petit traité des perversions morales, Paris, Bayard, 1997
HIRIGOYEN Marie-France, Le harcèlement moral, la violence perverse au quotidien, Paris, Syros, 1998
HURNI Maurice et STOLL Giovanna, La Haine de l'Amour, la perversion du lien, Paris, L'Harmattan, 1996
RACAMIER Paul-Claude, Le génie des origines, psychanalyse et psychoses, Paris, Payot, 1992